

**Nietzsche arpenteur : la géophilosophie et l'Europe**  
**Tania Collani et Éric Lysøe (éds), *Entre tensions et passions : (dé)constructions de l'espace littéraire européen*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, « Europes littéraires », 2010, p. 227240.**

Clément Lévy

L'espace est devenu un thème important dans la pensée contemporaine, notamment grâce aux travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. La géocritique, qui étudie les représentations de l'espace dans les arts mimétiques, leur emprunte les concepts de déterritorialisation et de nomadisme<sup>1</sup>. Or c'est notamment la pensée de Nietzsche qui fonde le travail de Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* (1980), et c'est au Nietzsche géologue<sup>2</sup> qu'ils rendent hommage dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), faisant de lui le créateur de la géophilosophie. Une étude des espaces nietzschéens serait-elle un voyage qui permettra d'aller droit aux sources de la géocritique ? pour en tirer du nouveau ?

Nietzsche se définit par son travail et par sa vie comme un penseur européen, et l'errance qui a marqué sa façon de vivre dans les années 1880 n'est pas sans influence sur son œuvre. Appliquons à notre façon la méthode généalogique pour chercher à comprendre ce qu'il faut entendre par géophilosophie, et pourquoi Nietzsche a joué un si grand rôle dans sa définition. Ainsi, nous montrerons peut-être que la géocritique a su trouver chez lui des antécédents glorieux.

Nietzsche et l'Europe

Dans le dernier ouvrage qu'ils aient écrit ensemble, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Gilles Deleuze et Félix Guattari s'intéressent au rapport de la philosophie au territoire. Ils remettent en question la relation de transcendance que l'on établit par convention entre la Grèce et la philosophie en rappelant les conditions de ce qu'on appelle le miracle grec. À la bataille de Salamine, comme le raconte Hérodote au livre VIII de l'*Enquête*, le stratège Thémistocle fait évacuer l'Attique à ses armées et à son peuple, et vainc les Perses sur mer : « le peuple autochtone qui a perdu son territoire l'emporte sur mer, se reterritorialise sur la mer »<sup>3</sup> : c'est le prélude à l'impérialisme athénien, qui a aussi pour conséquence d'attirer à Athènes les philosophes et les rhéteurs du monde entier. Il en résulte l'émergence d'un plan d'immanence où les pensées s'organisent par connexion, sans qu'elles soient guidées par une quelconque instance transcendante. Mais une fois cet idéal disparu en Europe, une fois la philosophie reterritorisée sous la transcendance chrétienne, « la philosophie moderne se reterritorialise sur la Grèce comme forme de son propre passé »<sup>4</sup>. Cette tendance a eu beaucoup de succès chez les poètes et philosophes allemands, mais Nietzsche, après Schiller et Hölderlin, mais avant Heidegger, cherche également à comprendre pourquoi la philosophie « se reterritorialise sur l'État national et l'esprit du peuple »<sup>5</sup> : fait nouveau, à cette époque, qui témoigne aussi chez Nietzsche d'une conception ouverte de l'Europe.

Certes, il faut remarquer avec Urs Marti que, comme ses contemporains et prédécesseurs, Nietzsche développe une pensée eurocentrique. Mais l'Europe dont il s'agit chez Machiavel, Montesquieu, Hegel, ou Nietzsche ne renvoie pas à un référent géographique précis :

---

<sup>1</sup> Cf. Bertrand Westphal, *La Géocritique, Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.

<sup>2</sup> Nietzsche est géologue par son attention aux paysages métaphoriques où Zarathoustra va trouver son enseignement : « le sens de la terre ». Cette géologie symbolique apparaît ailleurs et à d'autres niveaux dans son œuvre. Cf. « “Soyez fidèles à la terre”, écrivait Nietzsche, et la géophilosophie de Deleuze et Guattari ne recherche rien de plus » (« “Be true to the earth”, Nietzsche wrote, and the geophilosophy of Deleuze and Guattari seeks to do just that », Mark Bonta and John Protevi, *Deleuze and Geophilosophy. A Guide and Glossary*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 5).

<sup>3</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 85.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 98.

...il s'agit plutôt d'une métaphore, qui désigne un état de supériorité. L'Europe est l'empire de la liberté, s'opposant au despotisme asiatique, c'est le berceau de la civilisation, des sciences et des arts, c'est une culture qui s'est élevée au-dessus de la barbarie qui règne encore dans les régions américaines et africaines<sup>6</sup>.

Nietzsche est bien conscient des risques de conflit et des divisions qui caractérisent l'Europe à son époque<sup>7</sup>, mais il a placé quelque espoir en une union future de l'Europe : « l'Europe veut s'unifier »<sup>8</sup>, écrit-il dans *Par-delà bien et mal*. L'Europe constitue en effet pour lui un tout, c'est l'objet auquel il applique sa critique des valeurs judéo-chrétiennes, au point même de projeter un voyage à Tunis ou au Mexique « pour trouver un point de vue extérieur sur l'Europe »<sup>9</sup>. Sans parvenir à réaliser ces projets, il a eu des intuitions frappantes sur le devenir de l'Europe : il a anticipé le péril antisémite, le besoin ou les risques grandissants d'une guerre européenne<sup>10</sup>, au point que Thomas Mann, Ernst Jünger ou René Char l'ont comparé à un sismographe qui aurait enregistré les secousses annonçant la Première Guerre mondiale et la suivante<sup>11</sup>. La comparaison est d'autant plus juste que le regard distant que Nietzsche souhaitait porter sur l'Europe était aussi un regard qui sonde le continent en profondeur : un regard de philosophe, mais aussi de géologue.

La géocritique, qui ne prétend pas restreindre ses objets d'études à l'Europe ou à la littérature européenne pourrait néanmoins trouver avantage à se confronter à la géophilosophie nietzschéenne.

La naissance de la géophilosophie

Nietzsche, qui rappelle souvent<sup>12</sup> qu'il a d'abord été philologue, est tributaire d'une formation classique qui fait de l'espace européen, tel que les Grecs de l'Antiquité l'ont défini, le cadre de son imaginaire, le lieu de référence de sa pensée, le point d'ancrage de ses sources et de ses exemples. Les références à la pensée orientale sont fréquentes dans son œuvre, mais il ne faut y voir qu'un décentrement nécessaire à une meilleure compréhension des questions que se pose le philosophe européen. Gilles Deleuze, dans l'introduction de son recueil d'extraits d'œuvres de Nietzsche, rappelle qu'il a créé une nouvelle façon de philosopher. Mais l'image du philosophe à laquelle Nietzsche se réfère, le philosophe comme évaluateur, ou artiste, et interprète, ou médecin, « est aussi bien la plus vieille, la plus ancienne. C'est celle du penseur présocratique, "physiologiste" et artiste, interprète et évaluateur du monde »<sup>13</sup>.

---

<sup>6</sup> Urs Marti, « "The Good, the Bad and the Ugly European", Les trois faces de l'eupéisme de Nietzsche », in Paolo D'Iorio et Gilbert Merlio (éds), *Nietzsche et l'Europe*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, « Philia », 2006, p. 180.

<sup>7</sup> Nietzsche est contemporain de l'unification italienne, de la compétition coloniale entre le Royaume uni, la France et la Belgique, et du renforcement des oppositions entre les empires allemand, austro-hongrois et russe.

<sup>8</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* [1885], VIII, aphorisme 256, in *Œuvres*, t. II, tr. Henri Albert revue par Jean Lacoste, Paris, Laffont, « Bouquins », 1993, p. 703 [désormais abrégée en *Œuvres*]. Orig. : « dass Europa eins werden will », *Jenseits von Gut und Böse*, in Giorgio Colli und Mazzino Montinari (hrsg.), *Werke, Kritische Gesamtausgabe*, Berlin, De Gruyter, VI.2, 1968, p. 209. [Ensuite désignée sous le sigle *KGW*].

<sup>9</sup> Orig. : « to gain a view of Europe from the outside », Stefan Günzel, « Nietzsche's Geophilosophy », *Journal of Nietzsche Studies*, n° 25, 2003, p. 85. Voir aussi Marco Brusotti, « Européen et supra-européen », in Paolo D'Iorio et Gilbert Merlio (éds), *op. cit.*, p. 193-211.

<sup>10</sup> Cf. Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, Aphorismes 475 et 477, « L'homme européen et la destruction des nations » et « La guerre indispensable », in *Œuvres*, t. I, p. 652-653.

<sup>11</sup> Cf. Stefan Günzel, *loc. cit.*, p. 86.

<sup>12</sup> Explicitement dans l'avant propos d'*Aurore*, par ses étymologies dans la première dissertation de la *Généalogie de la morale*, ou dans *Ecce homo*, où Nietzsche résume tout son parcours.

<sup>13</sup> Gilles Deleuze, *Nietzsche* [1965], Paris, Puf, « Philosophes », 2006, p. 17-18.

Présocratique, ou plutôt préplatonicien<sup>14</sup>, car Nietzsche, dès la publication de *La Naissance de la tragédie* (1872) s'en prend à Platon, et surtout à son personnage Socrate qu'il appelle le « modèle » du « type de l'homme théorique »<sup>15</sup>, « mystagogue de la science »<sup>16</sup> : il le présente ainsi comme l'un des premiers colporteurs de l'optimisme scientifique, de la confiance dans le savoir, et à ce titre, comme un ennemi de la tragédie. Mais, malgré l'intensité de son opposition au personnage de Socrate, Nietzsche ne conteste pas la figure du philosophe idéal que construit Platon. Dans le *Banquet* de Platon, le portrait du démon Éros par Diotime est aussi un autoportrait de Socrate par lui-même (puisqu'il rapporte aux convives les discussions qu'il aurait eues avec la prêtresse de Mantinée) :

...il est rude, malpropre, un va-nu-pieds qui n'a point de domicile, toujours couchant à même la terre et sans couvertures, dormant à la belle étoile sur le pas des portes ou sur les routes [...] il est vaillant, aventureux, tendant toutes ses forces ; chasseur habile, ourdissant toujours quelque ruse ; curieux de pensée et riche d'idées expédientes, passant toute sa vie à philosopher<sup>17</sup>.

Cette définition d'Éros comme philosophe, comme intermédiaire toujours en mouvement entre les dieux et les hommes, l'ignorance et la connaissance, est celle d'un vagabond toujours en chemin, toujours sur les routes (« *en hodois* ») : c'est le portrait de Socrate, mais aussi de Nietzsche.

En effet, malade au point de devoir prendre des congés de plus en plus longs et fréquents à partir de 1878, Nietzsche cherche la guérison dans des voyages. C'est ce dont il rend compte dans son avant-propos à *Humain, trop humain I* (1878-1879) qu'il date de « Nice, au printemps de 1886 »<sup>18</sup>. Il fait référence à plusieurs reprises aux conditions dans lesquelles son premier grand recueil d'aphorismes a été composé, à l'errance, au voyage et au cheminement du philosophe. L'« esprit libre » s'affranchit progressivement, d'abord par « un désir séditieux, volontaire, impétueux comme un volcan, de voyager, de s'expatrier, de s'éloigner, de se rafraîchir, de se dégriser, de s'anesthésier [...] »<sup>19</sup>, et plus tard, lorsqu'il est parvenu au bout de « ce grand affranchissement », Nietzsche prête ce discours à l'esprit libre :

[...] nous devons d'abord éprouver dans notre âme et notre corps les heurs et malheurs les plus multiples et les plus contradictoires, en aventuriers, en circumnavigateurs de ce monde intérieur qui s'appelle « l'homme », en arpenteurs de tout domaine « plus haut » et « relativement supérieur » qui s'appelle également « l'homme » – poussant dans toutes les directions, presque sans peur, ne faisant fi de rien, ne perdant rien, goûtant à tout, purifiant tout et pour ainsi dire passant tout au crible pour en ôter tout l'accidentel – jusqu'à ce qu'enfin nous eussions le droit de dire, nous autres esprits libres : « Voici un problème

<sup>14</sup> Dans *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*, une œuvre de jeunesse publiée en 1903, Nietzsche parle de Socrate et ses prédécesseurs comme des « maîtres de la Grèce antique » : « Jedes Volk wird beschämt, wenn man auf eine so wunderbar idealisirte Philosophengesellschaft hinweist, wie die der altgriechischen Meister Thales Anaximander Heraklit, Parmenides Anaxagoras Empedokles Demokrit und Sokrates. Alle jene Männer sind ganz und aus einem Stein gehauen », *KGW*, III.2, 1973, p. 301. Dans *Ecce homo*, qu'il écrit en 1888, il reconnaît chez Héraclite « ce qui ressemble le plus à mes idées », *Ecce homo* [1908], in *Œuvres*, t. II, p. 1156. Orig. : « das mir Verwandteste », *KGW*, VI.3, 1969, p. 311.

<sup>15</sup> Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* [1872], tr. Jean Marnold et Jacques Morland, révisée par Jacques Le Rider, in *Œuvres*, t. I, p. 88. Orig. : « den Typus des theoretischen Menschen », *KGW*, III.1, 1972, p. 94.

<sup>16</sup> Orig. : « nach Sokrates, dem Mystagogen der Wissenschaft », *KGW*, III.1, 1972, p. 89.

<sup>17</sup> Platon, *Le Banquet*, tr. Léon Robin [1950], Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1987, p. 110-111 ; *Le Banquet* [1989, texte établi par Paul Vicaire], in *Œuvres complètes*, IV.2, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 55, 203c-e [traduction modifiée].

<sup>18</sup> Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, p. 440. Orig. : « Nizza, im Frühling 1886 », *KGW*, IV.2, 1967, p. 16.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 435. Orig. : « ein aufrührerisches, willkürliches, vulkanisch stossendes Verlangen nach Wanderschaft, Fremde, Entfremdung, Erkältung, Ernüchterung, Vereisung », *KGW*, IV.2, 1967, p. 10.

nouveau ! Voici une longue échelle, dont nous avons nous-mêmes occupé et gravi les échelons, que nous-mêmes avons été à quelque moment [...] »<sup>20</sup>.

Les métaphores spatiales qui sont rassemblées ici présentent le philosophe dans un voyage intérieur qui est une véritable exploration physique, exhaustive et ardente, de la question des valeurs qui est au centre des travaux de Nietzsche. L'image de l'arpenteur infatigable, qui déplace ses instruments dans tous les points du domaine qu'il mesure et dont il dresse le relevé, est particulièrement adaptée à la première phase, « affirmative »<sup>21</sup>, du projet de l'auteur. Jusqu'à *Ainsi parlait Zarathoustra* il publie des œuvres qui sont en effet les étapes d'une évaluation critique des valeurs européennes (1872-1885). À cette évaluation fait suite la destruction de ce que Nietzsche appelle aussi le nihilisme européen, dans la deuxième partie, négative, de son œuvre. La « Transvaluation de toutes les valeurs »<sup>22</sup> – c'est ainsi que Nietzsche intitule son projet, dans le dernier chapitre de *Ecce homo* (1908, posthume) – suppose donc pour commencer une identification précise de l'étendue du champ d'application des règles morales, du poids des valeurs sur lesquelles elles sont fondées, de l'élévation des idéaux auxquelles elles prétendent correspondre. C'est pour mesurer ces quantités que le philosophe se fait dans un premier temps arpenteur. En circumnavigateur, il identifie aussi les contours des terres qu'il aborde, avant d'en explorer l'intérieur.

La suite de son travail critique le conduit à parcourir les chemins ouverts par ses prédécesseurs, et surtout à ouvrir de nouvelles voies. Là aussi, Nietzsche a bien souvent recours à des métaphores géographiques : dans son appel à une « révolution poétique » (*Humain, trop humain*, I, Aphorisme 221), il se montre d'abord favorable à des règles plus contraignantes : « On apprend ainsi peu à peu à marcher avec grâce même dans les sentiers étroits qui passent comme des ponts au dessus d'effrayants précipices »<sup>23</sup>. À la fin de ce volume (*Humain, trop humain*, I, Aphorisme 638), il affirme : « Celui qui est parvenu, dans une certaine mesure, à la liberté de la raison n'a pas le droit de se sentir sur terre autrement qu'en voyageur »<sup>24</sup>. La suite de ce passage développe des images de nuits à la belle étoile, d'attaques de brigands ou de villes inhospitalières : autant d'évocations caractéristiques du récit de voyage européen qui se développe en particulier au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles<sup>25</sup>. Rien d'étonnant dès lors à ce que Nietzsche fasse l'éloge, dans son premier ajout à cet ouvrage, de Laurence Sterne et Denis Diderot, auteurs de *Tristram Shandy* et de *Jacques le fataliste*, parodies de récits de voyages dans lesquels rien ne borne la liberté de l'écrivain (*Humain, trop humain* II [1879], Aphorisme 113). L'idée que la progression vers la sagesse est un long voyage est reprise dans le second ajout d'*Humain, trop humain*, *Le Voyageur et son ombre* (1880), où un dialogue entre ces deux personnages encadre une nouvelle série d'aphorismes.

Nietzsche développe et enrichit cette image de voyage salutaire, d'ascension vers la vérité et de la philosophie comme arpenteur dans ses œuvres ultérieures. Une théorie des climats assez similaire à

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 439. Orig. : « wie wir erst die vielfachsten und widersprechendsten Noth- und Glücksstände an Seel und Leib erfahren mussten, als Abenteurer und Weltumsegler jener inneren Welt, die "Mensch" heisst, als Ausmesser jedes "Höher" und "Uebereinander", das gleichfalls "Mensch" heisst – überallhin dringend, fast ohne Furcht, nichts verschmähend, nichts verlierend, alles auskostend, alles vom Zufälligen reinigend und gleichsam aussiebend – bis wir endlich sagen durften, wir freien Geister : "Hier – ein neues Problem ! Hier eine lange Leiter, auf deren Sprossen wir selbst gesessen und gestiegen sind, – die wir selbst gewesen sind !" », *KGW*, IV.2, 1967, p. 15.

<sup>21</sup> Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*, p. 1180. Orig. : « der jasagende Theil », *KGW*, VI.3, 1969, p. 348.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 1115. Orig. : « die Umwerthung aller Werthe », *KGW*, VI.3, 1969, p. 261.

<sup>23</sup> Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, p. 555. Orig. : « Man lernt so allmählich mit Grazie selbst auf den schmalen Stegen schreiten, welche schwindelnde Abgründe überbrücken », *KGW*, IV.2, 1967, p. 183.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 692. Orig. : « Wer nur einigermaassen zur Freiheit der Vernunft gekommen ist, kann sich auf Erden nicht anders fühlen, denn als Wanderer », *KGW*, IV.2, 1967, p. 374-375.

<sup>25</sup> Voir notamment Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur : Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Puf, « Perspectives littéraires », 1996 ; Jeremy Black, *The British Abroad, The Grand Tour in the Eighteenth Century* [1992], London, Sandpiper Books, 1999 ; Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Puf, « Écriture », 1997.

celles des géographes de l'Antiquité<sup>26</sup> semble avoir inspiré Nietzsche<sup>27</sup>. Les voyages sont nécessaires au philosophe parce que sans le dépaysement qu'ils provoquent, certaines idées lui seraient à jamais inaccessibles :

Groupez les lieux où il y eut de tous temps des hommes spirituels, où l'esprit, le raffinement, la malice faisaient partie du bonheur ; où le génie se sentait presque nécessairement chez lui ; ils jouissent tous d'un air merveilleusement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes – ces noms démontrent quelque chose : le génie est conditionné par un air sec, par un ciel clair<sup>28</sup>.

Revenant un peu plus bas sur les années qui ont précédé les voyages durant lesquels il a préparé et accompli sa transvaluation de toutes les valeurs, Nietzsche écrit que cette période

...s'est toujours déroulée en des lieux inappropriés et qui m'étaient littéralement interdits. Naumburg, Pforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, Venise – autant de lieux de malheurs pour ma physiologie particulière<sup>29</sup>.

Ses années d'études furent selon lui laborieuses et pénibles parce que Nietzsche les passait dans des régions défavorables à son métabolisme. Il est vrai aussi que Nietzsche accorde à sa santé d'autant plus d'importance qu'elle est mauvaise et qu'il lui donne un sens dans le système philosophique qu'il a construit : c'est

[l]a maladie comme évaluation de la santé, les moments de santé comme évaluation de la maladie : tel est le « renversement », le « déplacement des perspectives », où Nietzsche voit l'essentiel de sa méthode et de sa vocation pour une transmutation des valeurs<sup>30</sup>.

Mais le philosophe passe le plus souvent l'hiver sur la Côte d'Azur et sur la Riviera italienne dans les années 1879-1889, et parfois sous la pluie, dans le froid. Il revient périodiquement en Allemagne, mais c'est un pays dans lequel il est devenu étranger, puisqu'il a dû abandonner la citoyenneté prussienne et devenir apatride en 1871, quand il devint enseignant à l'université de Bâle. C'est en Suisse, notamment en Haute-Engadine, qu'il séjourne chaque été : il connaît à Sils-Maria de grands moments d'inspiration<sup>31</sup>. Dans les œuvres qu'il écrit durant cette période, à Nice, à Turin, Rapallo, ou Sils-Maria, la figure du voyageur prend une importance remarquable, et elle se trouve pleinement représentée par son personnage de Zarathoustra, « *der Wanderer* », notamment dans la

---

<sup>26</sup> Aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, Pythagore et Parménide identifient cinq zones climatiques parallèles sur terre, chiffre que reprend l'astronome alexandrin Ératosthène au III<sup>e</sup> siècle et que Ptolémée, aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles de notre ère, porte à sept. La doctrine des zones climatiques a une influence considérable sur toute la philosophie politique occidentale.

<sup>27</sup> Les plus anciens textes occidentaux qui unissent chorographie (étude géographique d'une région au territoire peu étendu), météorologie et étiologie médicale sont ceux que l'on attribue à Hippocrate (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), notamment *Airs, eaux, lieux* et *Des vents*, II.2 et V.1 de ses *Œuvres complètes*, tr. Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 1996 et 1988.

<sup>28</sup> Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*, p. 1132. Orig. : « Man stelle sich die Orte zusammen, wo es geistreiche Menschen giebt und gab, wo Witz, Raffinement, Bosheit zum Glück gehörten, wo das Genie fast nothwendig sich heimisch machte: sie haben alle eine ausgezeichnete trockne Luft. Paris, die Provence, Florenz, Jerusalem, Athen – diese Namen beweisen Etwas: das Genie ist bedingt durch trockne Luft, durch reinen Himmel », *KGW*, VI.3, 1969, p. 280.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 1133. Orig. : « immer sich nur in falschen und mir geradezu verbotenen Orten abgespielt hat. Naumburg, Schulpforta, Thüringen überhaupt, Leipzig, Basel – ebenso viele Unglücks-Orte für meine Physiologie », *KGW*, VI.3, 1969, p. 281.

<sup>30</sup> Gilles Deleuze, *Nietzsche*, p. 9.

<sup>31</sup> Au sujet d'un premier de ces voyages, en janvier 1880, son biographe écrit que Nietzsche « a pénétré dans l'espace climatique et culturel qui allait maintenant devenir, pour les quelques années de conscience qu'il lui restait à vivre, son espace vital, dont les limites étaient précisément circonscrites : les plus méridionales des vallées des Alpes du sud (Tyrol, Engadine) et les pré-Alpes du sud, jusqu'à la Riviera à l'ouest et l'Adriatique (Venise) à l'est ». Orig. : « Damit hat er den Klima- und Kulturraum betreten, der nun für die nächsten ihm noch verbleibenden wachen Jahre sein bestimmt umgrenzter Lebensraum werden sollte : die südlichsten Alpentäler (Tirol, Engadin) und der südliche Alpenvorraum bis an die Riviera im Westen und die Adria (Venedig) im Osten », Curt Paul Janz, *Friedrich Nietzsche Biographie*, t. II, Munich-Vienne, Carl Hanser, 1978, p. 45.

troisième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*<sup>32</sup>. C'est ici que ce personnage combat l'« esprit de lourdeur »<sup>33</sup> pour parvenir à l'amour du destin (*amor fati*), étape cruciale dans son parcours vers la liberté. C'est là aussi que « finit [son] déclin »<sup>34</sup>, « *Untergang* », sur lequel s'ouvrait la première partie de cet ouvrage. Le choix de ce terme n'est pas anodin puisque le verbe *untergehen* s'emploie aussi pour désigner le mouvement apparent du soleil couchant. À ce déclin s'oppose ainsi l'approche du « *grand Midi* »<sup>35</sup>, le moment le plus périlleux où Zarathoustra devra libérer son âme des désirs, du ressentiment, et de la croyance aux valeurs qui l'empêchaient d'accéder à une sagesse supérieure. Nietzsche comme Zarathoustra sont donc des voyageurs dont les étapes sont ponctuées de rencontres et de révélations. Mais l'auteur attache peut-être autant d'importance aux rencontres que fait son personnage qu'aux différents espaces dans lesquels il voyage. Il les perçoit et les identifie à la façon d'un cartographe qui porte sur la terre le regard d'un oiseau en vol. Dans son étude de Nietzsche comme « philosophe du psychisme ascensionnel »<sup>36</sup>, Gaston Bachelard justifie ainsi les images d'élévation, de vol plané qui sont fréquentes dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Il faut être aérien, léger, ascensionnel pour *évaluer* des forces du surhumain. D'abord *voler*, ensuite on connaîtra la terre ! »<sup>37</sup>. Cet imaginaire géographique est l'un des éléments constitutifs de la pensée de Nietzsche. Stefan Günzel reproche à Bachelard de donner trop d'importance à l'élément aérien, jusqu'à en faire un élément de transcendance, dans la pensée de Nietzsche. Mais il rappelle que c'est grâce à ce point de vue surplombant que

...la constitution métaphorique du langage peut encore être imaginée sous la forme d'un réseau ou même d'un plan qui montre des caractéristiques géographiques ou cartographiques<sup>38</sup>.

Cette caractérisation du langage selon Nietzsche permet aussi de préciser le sens de la notion de zone qui, en géocritique, emprunte aux écrits de Nietzsche. Son utilisation de la théorie des climats va au-delà d'une caractérisation des régions du monde selon qu'elles sont ou non propices au génie. Il reprend dans un aphorisme d'*Humain, trop humain* la théorie ptoléméenne des ceintures ou « zones » climatiques pour en faire une métaphore des étapes de la civilisation :

On peut dire par métaphore que les époques de la civilisation répondent aux zones des divers climats, sauf que celles-là sont à la suite les unes des autres et non, comme les zones géographiques, à côté les unes des autres<sup>39</sup>.

La zone devient ainsi strate historique. La zone, « ceinture » en grec ancien, est envisagée non plus comme surface mais comme épaisseur stratifiée. C'est tout à fait nouveau et important.

D'autre part, une distinction fondamentale en géographie et en géocritique prend chez Nietzsche un nouveau sens car le lieu et l'espace se brouillent et se confondent. La montagne que gravit Zarathoustra, l'océan qu'il traverse pour rejoindre les Îles des bienheureux ne sont pas des lieux

<sup>32</sup> Le premier chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra* [1884] est intitulé « Der Wanderer » (le voyageur), et Zarathoustra doit alors s'embarquer pour les Îles des bienheureux. Cette référence aux mythes grecs de l'au-delà est seulement esquissée car le séjour du personnage dans ces îles fait l'objet d'une ellipse. Mais les voyages du personnage l'ont mené sur des routes isolées à travers les montagnes et dans les villes où il dispense son enseignement en prophète ou en sage itinérant, à la manière des pré-socratiques. Voir Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1883-1885], in *Œuvres*, t. II, p. 267-545.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 434. Orig. : « der Geist der Schwere », *KGW*, VI.1, 1968, p. 238.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 459. Orig. : « Also — endet Zarathustra's Untergang », *KGW*, VI.1, 1968, p. 273.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 433. Orig. : « der grosse Mittag », *KGW*, VI.1, 1968, p. 236.

<sup>36</sup> Gaston Bachelard, *L'Air et les Songes* [1943], Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche – Biblio essais », 1992, p. 208.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>38</sup> Orig. : « the metaphorical constitution of language again can be imagined in the form of a web or even a plane that shows geographical or cartographical features », Stefan Günzel, *loc. cit.*, p. 83.

<sup>39</sup> Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, p. 567. Orig. : « Man kann gleichnissweise sagen, dass die Zeitalter der Cultur den Gürteln der verschiedenen Klimata entsprechen, nur dass diese hinter einander und nicht, wie die geographischen Zonen, neben einander liegen », *KGW*, IV.2, 1967, p. 201.

géographiques, mais des espaces symboliques. Nietzsche les a conçus au cours de ses promenades en France ou en Italie, comme en témoignent certains passages d'*Ecce homo*<sup>40</sup>, mais ce ne sont pas des lieux qu'évoque le *Zarathoustra* ni dont la localisation soit déterminante, ni des lieux communs comme le *locus amoenus* : ce sont des lieux symboliques, au même titre que la « *selva oscura* » de Dante. L'espace nietzschéen qui dans son écart au référent remet en question la différence entre lieu et espace se rapproche donc de l'espace des récits mythologiques, mais pour servir un discours philosophique et poétique : les oppositions se déplacent et l'espace géographique est conçu dans le plan d'immanence selon la définition qu'en donnent Deleuze et Guattari : l'espace géographique quitte le champ d'une science bien définie pour entrer dans un discours philosophique créateur<sup>41</sup>.

### La géophilosophie après Nietzsche

La conception de la géophilosophie que Deleuze et Guattari mettent en œuvre depuis *Mille plateaux* (1980), si elle s'appuie sur les grands textes de Nietzsche que nous avons évoqués plus haut, s'oppose aussi à celle du philosophe italien Massimo Cacciari, auteur en 1994 de *Geo-filosofia dell'Europa*<sup>42</sup>. Cacciari écrit après Deleuze et Guattari, mais il écrit aussi contre eux, et même, sans jamais les mentionner, il utilise dans un tout autre sens le concept de géophilosophie qu'ils ont donc emprunté à Nietzsche. Cacciari oppose sa pensée de l'Europe au concept de « *nomos* » théorisé par le juriste fasciste Carl Schmitt<sup>43</sup>. Le *nomos* est à la fois la loi et le partage des terres inscrit dans le sol et signalé par un bornage conforme au cadastre. C'est le principe de la loi dans la démocratie athénienne, et c'est vers cet enracinement originel que Schmitt veut ancrer sa conception de l'Europe : une Europe des valeurs, immuable et identifiée à un territoire. Cette conception de l'Europe radicalise celle de Hegel, et Cacciari ne la formule que pour la critiquer au nom de sa foi en une harmonie théorisée par les penseurs présocratiques et qu'il se réapproprie à l'issue d'une méditation sur Heidegger et sur Nicolas de Cuse.

La rencontre entre Cacciari et Deleuze et Guattari est impossible parce que le concept de géophilosophie que proposent ces derniers dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* repose sur la notion d'une Europe ouverte, laissant passer tous les flux et sans cesse en cours de déterritorialisation. Là où Cacciari théorise un être-là de l'Europe qui s'oppose à son devenir, Deleuze et Guattari identifient l'Europe à son devenir. Dans les deux cas, ce devenir est conçu en référence à la philosophie grecque qui voit dans l'Europe le lieu du couchant et le continent du déclin<sup>44</sup>, en opposition à l'Asie dont les empires immuables sont orientés vers leur propre centre. La Grèce antique était tout entière tournée vers l'extérieur, et c'est ce qu'étudie Cacciari dans son chapitre sur la thalassocratie athénienne. Il commente les célèbres passages du livre II du traité de l'historien Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, et rappelle que c'est en faisant reposer le régime démocratique sur un peuple de matelots que Périclès a conduit sa cité à la ruine :

<sup>40</sup> Cf. *KGW*, VI.3, 1969, p. 339 : « Viele verborgne Flecke und Höhen aus der Landschaft Nizza's sind mir durch unvergessliche Augenblicke geweiht ; jene entscheidende Partie, welche den Titel "von alten und neuen Tafeln" trägt, wurde im beschwerlichsten Aufsteigen von der Station zu dem wunderbaren maurischen Felsenneste Eza gedichtet ».

<sup>41</sup> Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, p. 44 : « Le plan d'immanence est comme un coupe du chaos, et agit comme un crible ».

<sup>42</sup> Cf. Massimo Cacciari, *Déclinaisons de l'Europe* [1994], tr. Michel Valensi, Combas, Éditions de l'Éclat, « Philosophie imaginaire », 1996. Le traducteur, par son choix contestable, semble avoir voulu éviter tout rapprochement avec les ouvrages de Deleuze et Guattari qui traitent précisément de cette notion.

<sup>43</sup> Cf. Carl Schmitt, *Le Nomos de la terre dans le droit des gens du Jus publicum europaeum* [1950], tr. Lilyane Deroche-Gurcel, Paris, Puf, « Léviathan », 2001.

<sup>44</sup> C'est peut-être dans cette image du couchant que s'explique la traduction française du titre de l'essai de Cacciari. Michel Valensi aurait préféré l'allusion ou le jeu de mots à la référence théorique. Cacciari, commentant Heidegger, précise bien dans son épilogue qu'il ne considère pas que le déclin de l'Europe soit aussi sa fin fatale : sa tâche consiste à décliner pour faire advenir son futur.

Quand la forme de gouvernement est la forme démocratique, la *téchne nautiké* est le cœur de la *téchne politiké*. Mais cette forme est « simplement » nécessaire quand la puissance de la cité et, de fait, son propre salut, dépendent de la mer : c'est de cela que Périclès veut convaincre les Athéniens<sup>45</sup>.

La paraphrase des grands discours de Périclès insiste sur les dangers de l'expansion maritime pour la cité d'Athènes. Mais pour Deleuze et Guattari, c'est par cette expansion au long des lignes de fuite du commerce, de la colonisation ou de l'exploration que l'idéal athénien crée les conditions et la référence du capitalisme moderne. Ils ajoutent une précision importante : « le devenir est le concept même. Il naît dans l'Histoire, et y retombe, mais n'en est pas. Il n'a pas en lui-même de début ni de fin, mais seulement un milieu. Aussi est-il plus géographique qu'historique »<sup>46</sup>. Or si le concept par excellence est géographique, c'est à juste titre que Deleuze et Guattari, qui ont défini la philosophie comme l'activité de création des concepts, accordent tant d'intérêt à la géophilosophie.

En cela se trouve justifiée l'importance de la déterritorialisation que les deux auteurs ont introduite dans *Mille plateaux*. Ils l'abordent notamment en se fondant sur des études du comportement animal<sup>47</sup>, mais montrent bien que l'agencement territorial sur lequel se fondent l'histoire d'un empire ou les déplacements d'un groupe de nomades suivent les mêmes logiques faisant alterner ou se heurter striage et lissage de l'espace. Mais le rapport de l'homme à l'espace n'est plus une conséquence des buts recherchés (la recherche de ressources, le rapport à l'extérieur ou au territoire), c'est une donnée primaire essentielle.

C'est pourquoi la notion de frontière prend une dimension nouvelle. Nietzsche y est sensible dans la mesure où il a eu un mode de vie nomade pendant les dix dernières années de sa vie consciente, les années les plus productives, et parce que ses personnages sont caractérisés par le mouvement : Zarathoustra voyage à plusieurs reprises entre la ville et le désert, Ariane et Dionysos passent de l'Orient à la Grèce. La frontière devient une zone poreuse et intermédiaire. Avec les travaux de Deleuze et Guattari elle est conçue comme interface et devient appareil de sélection, ce qui prend tout son sens en géocritique.

Quand au philosophe, il mérite à juste titre d'être appelé « arpenteur ». Cela rejoint la teneur des éloges que Gilles Deleuze décernait en 1975 à Michel Foucault, « nouveau cartographe », dans son compte rendu de lecture de *Surveiller et Punir*<sup>48</sup>. Le philosophe en tant que géophilosophe noue une relation privilégiée avec l'espace dans lequel il met ses concepts en relation les uns avec les autres, mais aussi l'espace dans lequel il vit. Nietzsche a indiqué dans ses avant-propos les lieux depuis lesquels il les signait pour mettre en évidence le fait que le déplacement géographique est ce qui lui permettait de circonscrire ses objets d'étude et d'accomplir ses travaux d'évaluation critique. Dans l'Avant-propos du *Crépuscule des idoles*, Nietzsche adopte un ton plaisant pour décrire de façon imagée l'énergie qu'il déploie pour trouver à Sils-Maria les conditions propices à son travail :

Nulle chose ne réussit à moins que la pétulance n'y ait sa part. L'excédent de force prouve seul la force. – Une transvaluation de toutes les valeurs, ce point d'interrogation si noir, si énorme, qu'il jette des ombres sur celui qui le pose, – une tâche si fatale nous force à chaque instant à courir au soleil, à secouer un sérieux qui s'est mis à trop nous peser<sup>49</sup>.

---

<sup>45</sup> Massimo Cacciari, *op. cit.*, p. 56.

<sup>46</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, p. 106.

<sup>47</sup> Notamment dans le plateau 14, « De la ritournelle », Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie, II*, Paris, Minuit, « Critique », 1980, p. 381-433.

<sup>48</sup> Gilles Deleuze, « Écrivain non : un nouveau cartographe, Michel Foucault, *Surveiller et Punir* », *Critique*, n° 343, 1975, p. 1207-1227.

<sup>49</sup> Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles* [1889], in *Œuvres*, t. II, p. 947. Orig. : « Kein Ding geräth, an dem nicht der Übermuth seinen Theil hat. Das Zuviel von Kraft erst ist der Beweis der Kraft. – Eine Umwerthung aller Werthe, dies Fragezeichen so schwarz, so ungeheuer, dass es Schatten auf Den wirft, der es setzt – ein solches Schicksal von Aufgabe zwingt jeden Augenblick, in die Sonne zu laufen, einen schweren, allzuschwer gewordenen Ernst von sich zu schütteln », *KGW*, VI.3, 1969, p. 51.



Cette image du philosophe acrobate, danseur ou qui s'ébat au soleil correspond à la fois à un idéal de légèreté présent dans la plupart des œuvres de Nietzsche, et aux buts qu'il donnait à ses séjours sur la Riviera ou en Haute-Engadine.

Nietzsche arpenteur : l'expression est donc justifiée par la vie errante du philosophe, comparable à celle des géomètres qui tirent la chaîne d'arpentage et portent leurs instruments de mesure astronomique et géométrique sur les territoires qu'ils définissent. Mais la mise au premier plan de la dimension spatiale dans les travaux des philosophes a également été permise par ses travaux. Nietzsche, voyageur européen et apatride, a contribué à faire de l'espace un objet pour la philosophie, et à rendre possible le *spatial turn* que la critique littéraire a elle aussi connu. Arpenteurs en géocritique, nous avons aussi Nietzsche pour prédécesseur.

Université Jean Monnet Saint-Étienne